

La première copie de la "Nouvelle Héloïse"

Autor(en): **Borgeaud, Marc-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **11 (1968)**

Heft 2

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-388094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

du pape (Z. Durant, 1557) provient de son illustration. Œuvres de Pierre Cruche, ces trente-six bois illustrent deux par deux chacune des antithèses. Le Christ portant la croix est mis en regard du pape en litière, etc. Le prochain livre illustré verra le jour en 1569 avec des tableaux des guerres de religion par Jacques Tortorel et Jean Perrissin. Les *Icones* de Bèze (1580), ancêtre de nos «Who's who» modernes, contiendront les portraits des hommes célèbres de l'épo-

que, tout particulièrement ceux de la Réforme.

Des impressions tabellaires du temps de l'invention de l'imprimerie jusqu'à l'illustration en taille-douce à la fin du XVI^e siècle, voilà l'histoire du livre à gravures dans ses débuts à travers les imprimés de notre Bibliothèque. Il y manque peut-être quelques grands titres mais la richesse de nos anciens fonds peut surprendre le bibliophile le plus exigeant.

ANTAL LÖKKÖS

LA PREMIÈRE COPIE DE LA «NOUVELLE HÉLOÏSE»

Il y a quelques années, la Bibliothèque a eu la bonne fortune de pouvoir acquérir le dernier grand manuscrit de Rousseau qui se trouvait encore en main privée. Il s'agit de la fameuse «copie d'Houdetot» de la *Nouvelle Héloïse* qui après avoir été conservée un siècle durant par les descendants de la célèbre comtesse passa un second siècle dans la famille du comte Frémy avant d'être vendue à la Ville de Genève. Celle-ci avait tenu à marquer d'une façon concrète le 250^e anniversaire de la naissance de Rousseau en fixant à Genève la première mise au net d'une des œuvres capitales de Jean-Jacques¹.

Il s'agit de six volumes, reliés très simplement, dos et coins en basane verte, mais dont le texte est dans un état de conservation parfaite. On est rempli d'admiration en feuilletant ces 1949 pages devant la régularité de l'écriture et la perfection de la mise en place. On retrouve là l'artisan épris de calligraphie, le copiste de musique qui voulait avoir un «métier» comme s'il lançait à la société un dernier défi.

Il existe une seconde copie que Rousseau commença quelque temps plus tard pour sa

protectrice, la maréchale de Luxembourg. Ce texte est actuellement conservé à la bibliothèque du Palais Bourbon. Les dessins originaux de Gravelot qui servirent de modèle aux gravures de l'édition des *Lettres* de 1761 y ont été joints et forment un tout incomparable. Néanmoins, le manuscrit de Genève est plus attachant, non seulement parce qu'il est antérieur, mais parce qu'entre ses lignes se cache encore aujourd'hui l'extraordinaire passion qui brusquement s'abatit sur le philosophe et lui révéla le grand amour de sa vie.

«Elle vint, je la vis, j'étais ivre d'amour sans objet, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur.» (*Confessions*, IX.)

C'est au printemps 1757; Rousseau a 45 ans. Il vient de terminer les quatre premières parties de la *Julie* qui deviendra la *Nouvelle Héloïse*. (Ce n'est qu'au début de 1759 que l'ouvrage recevra ce titre.) Il rencontre alors cette jeune femme de 28 ans et du feu qui couvait en lui depuis plus d'un an jaillit brusquement une flamme vive: «...et pour cette fois ce fut l'amour... le premier et l'unique en toute ma vie.» L'espace d'une saison ils s'aimeront dans la fraîcheur de la vallée de Montmorency, dans les bosquets d'Eaubonne. Il lui lisait les lettres passion-

¹ Cf. M.-A. Borgeaud, A propos de la Nouvelle Héloïse: La «Copie d'Houdetot» à la Bibliothèque (*Musées de Genève*, juin 1963). H. Buffenoir, Historique d'un manuscrit de la Nouvelle Héloïse (*La Révolution française*, n° 27, 1925). H. Guillemain, Un homme, deux ombres, Genève 1943.

nées de Saint-Preux et la « cristallisation » s'opéra, comme l'écrit le professeur Guyon dans son Introduction à l'édition de la Pléiade. La fiction fit naître la réalité et pendant quelques mois Jean-Jacques crut vivre

le roman qu'il avait longtemps porté en lui. Mais, dès la fin de l'été, la jalousie d'abord, la médisance ensuite provoqueront la rupture, imposée par Sophie elle-même. « Si je me souviendrai du plus pur et du plus doux

1

Lettre I. à Julie.

J'ai pris et quitté cent fois la plume; j'hésite dès le premier mot; je ne sais quel ton je dois prendre; je ne sais par où commencer; et c'est à Julie que je veux écrire! Ah, — malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus, ce temps où mille sentimens délicieux couloient de ma plume, comme un intarissable torrent? Ces doux momens de confiance et d'épanchement sont passés: Nous ne sommes plus l'un à l'autre; nous ne sommes plus les mêmes, et je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres? Vos yeux daigneront-ils les

Première page de la « copie d'Houdetot » de la « Nouvelle Héloïse ».

de nos jours! ... Quoi, je ne vous verrai plus cet hiver! Que le printemps est éloigné! puis-je espérer de le revoir et vous reverrai-je encore?» (31 octobre 1757.) Il ne devait plus la revoir seule et allait entrer dans la période la plus tourmentée de sa vie.

En ce même automne cependant se tisse entre eux un lien nouveau. Il ne peut plus lire son œuvre à son amie, il l'écrira pour elle. Tout Paris commence à parler des *Lettres de deux amants* qui ne paraîtront pourtant que trois ans plus tard chez Rey, à Amsterdam, mais personne n'en possède encore le texte. Et c'est à Sophie d'Houdetot que Rousseau va faire l'hommage de la première mise au net qui ait quitté sa retraite de Mont-Louis. De nombreuses raisons l'y déterminent, mais la première est qu'il trouve ainsi le moyen de garder le contact avec celle qu'il aime encore et dont il espère rester l'ami et le conseiller.

Leur correspondance, dans les mois qui suivent la séparation et jusqu'à la rupture définitive de mai 1758 lorsque Diderot l'aura trahi en révélant sa passion, est pleine d'allusions à cette fameuse copie. On peut en suivre l'établissement parfois au jour le jour. Écoutons leur dialogue surgir des ombres du passé:

– Copiez donc vite vos lettres de Julie; vous savez ce que j'attends après (29 septembre 1757).

– Dès que j'aurai fini ma copie des Lettres de Julie, je commencerai la vôtre. Mais je vous prie d'apporter pour cela du papier d'une forme qui vous convienne, car je n'en ai plus d'aucune espèce (1^{er} octobre).

– Je vais très fort à présent vous presser de mes copies; cependant qu'elles ne vous empêchent pas de travailler ailleurs; je ne demande que la préférence sur les copies que vous voudrez faire (19 novembre).

– Parlons à présent des copies, j'ai déjà réglé le papier et commencerai ce soir celle de la Julie... Mais je partagerai le temps, car je voudrais que vous eussiez de bonne heure la Julie et elle en prendra beaucoup... Au

reste, je commencerai par la seconde partie, parce que vous ne l'avez pas eue entre les mains et que vous la connaissez moins. J'ai encore pour cela une raison, c'est qu'ayant le brouillon de la première et non pas des autres, je suis bien aise qu'elles soient les premières copiées, car je me tranquillise sur toutes les choses de moi qui sont entre vos mains, sachant que si je venais à perdre les originaux, elles se retrouveraient toujours (23 novembre).

– Je vous exhorte... à presser vos copies. Ce n'est point en personne pressée d'un ouvrage commandé que je vous en prie; c'est en amie pressée de jouir de ce qui vient de vous... C'est un bien qu'il me sera doux de devoir à l'amitié (2 décembre).

– Vos copies vont, quoique lentement; mais je vois, en voulant me presser, que je vais de peu plus vite, et de beaucoup plus mal; et je voudrais qu'elles fussent au moins correctes. Je vous enverrai chaque partie à mesure qu'elle sera faite (5 décembre).

– J'espère que bientôt, mon cher citoyen, je jouirai des fruits de votre solitude et de vos occupations. Vous m'aviez fait espérer une partie de la Julie pour la fin de ce mois: je l'attends avec bien de l'impatience. Vous savez combien je la désire (28 janvier 1758).

– En recevant votre lettre... Le deuxième volume de la Julie sera achevé demain et si vous le voulez ainsi, je pourrai vous l'envoyer par votre premier exprès. Cependant, je vous avoue que j'ai une grande répugnance à confier cet ouvrage à un savoyard; comme j'ai tout à fait changé d'idée et ne songe plus à le faire imprimer, je suis plus craintif qu'il n'échappe de nos mains (28 janvier).

– Vous me feriez très grand plaisir... de vouloir bien m'envoyer la partie que vous avez copiée de la Julie; je me souviens parfaitement de la première; je n'oublie point ce qui me frappe et j'ai une extrême impatience d'en avoir quelque chose... Ayez donc toute confiance en moi et en mon amitié; vous le devez, en vérité (12 février).

– Mon dessein est d'achever cet ouvrage et de l'achever pour vous seule; car quand

même les quatre parties faites verraient le jour, la cinquième, que je vous destine, ne le verra jamais... En voulant remettre le paquet à votre messager, il n'a jamais pu le

pugnance que j'ai de vous faire encore attendre, je ne puis me résoudre à exposer ma pauvre Julie à passer entre les mains de ces gens-là... Je souffre plus que vous de tous ces

Adieu. voilà ta Julie ; je travaille à la première partie, mais lentement selon mes forces. Quoiqu'il arrive ; souvenez-vous, je vous en conjure, que vous n'avez jamais eu et n'avez jamais d'ami qui vous soit aussi sincèrement et aussi purement attaché que moi. - Croyez encore qu'il n'y a pas un bon sentiment dans une ame humaine qui ne soit au fond de la mienne et que je n'y nourrisse avec plaisir. Il me seroit doux, si j'avois à ne vous plus revoir de vous laisser au moins --- une impression de moi qui vous fit quelque fois rappeler mon souvenir avec plaisir.

Rousseau à Mme d'Houdetot (22 février 1758).

faire entrer dans sa poche. D'ailleurs il m'a dit qu'on le fouillait toujours à la barrière avec le plus grand soin. Il arrivera de là que les cahiers seront visités, salis, et peut-être dépareillés. Cet inconvénient me fait une peine mortelle, et en vérité, malgré la ré-

délais ; mais il faut faire au moins que l'ouvrage vous arrive tout entier. Il y aurait encore un autre expédient. Ce serait de destiner un après-midi pour aller prendre l'air dans votre carrosse sur l'avenue de St-Denis, alors averti du jour, et supposant le beau

temps, j'irais vous attendre sur cette avenue à l'heure indiquée et vous remettrais le paquet moi-même (13 février).

– Je vous prie de remettre ce que vous avez copié de la Julie à celui qui vous portera ce billet; il est extrêmement sûr et vous pouvez le lui confier (22 février).

– Adieu, voilà la Julie; je travaille à la première partie, mais lentement selon mes forces. Quoiqu'il arrive, souvenez-vous, je vous en conjure, que vous n'avez jamais eu ni n'aurez jamais d'amî qui vous soit aussi sincèrement et aussi purement attaché que moi... Il me serait doux, si j'avais à ne plus vous revoir, de vous laisser au moins une impression de moi qui vous fît quelquefois rappeler mon souvenir avec plaisir (22 février).

L'original de cette dernière lettre a été fixé sur la page de garde du premier volume, soigneusement plié avec son cachet; au verso du deuxième feuillet figure l'adresse de Sophie à Eaubonne où elle passait quelques jours. Elle était ainsi de nouveau sa voisine invisible, mais la barrière de l'octroi de Paris ne les séparait plus. La correspondance continuera jusqu'à la rupture définitive pour alimenter le zèle du copiste.

– Je vous avouerai sans détour que m'étant cru tout à fait oublié, j'ai suspendu la copie de la Julie; je vais la reprendre avec beaucoup de plaisir (23 mars).

– Je vous prie de reprendre vos copies que je vous demande en grâce de ne plus quitter. S'il vous arrivait tous les quinze jours une erreur pareille à celle qui vous les a fait suspendre, elles n'avanceraient guère; soyez sûr que mon goût pour vos ouvrages aura autant de constance que les sentiments de mon amitié pour vous (24 mars).

La calligraphie du manuscrit elle-même est le reflet des sentiments de Jean-Jacques et du plus ou moins grand empressement qu'il apporte à satisfaire son exigeante amie. Mais voici le dernier billet « direct » de Sophie (elle lui écrira ensuite quelquefois, mais à la troisième personne) qui claque comme un coup de fouet: « J'ai à me plaindre de votre indiscretion et de celle de vos amis... Je dois aussi à ma réputation de rompre tout commerce avec vous; je ne puis en conserver qui ne soit dangereux pour elle... Depuis qu'il est établi dans le monde que vous êtes amoureux de moi, il ne serait pas décent de vous voir en particulier... Si vous voulez continuer pour moi les copies de la Julie, je vous en serais obligée, sinon je vous renverrai celles que j'ai déjà, mais qu'il est juste de vous payer. Adieu. » (6 mai.) C'est alors pour Rousseau la brouille avec Diderot qui l'a trahi et la solitude complète. Pourtant, la comtesse ne rendit pas ce qu'elle possédait déjà et Rousseau continua son travail, sans espoir désormais. « Elle avait grande envie d'avoir cette copie et moi grande envie de lui faire plaisir », écrira-t-il plus tard à la maréchale de Luxembourg. Il y mit du temps, puisque ce n'est qu'au cours de l'année 1760 qu'il acheva le manuscrit.

La Bibliothèque de Genève ne possédait jusqu'ici que quelques brouillons fragmentaires, mais il lui manquait un texte autographe complet de l'œuvre qui assura la gloire définitive de Rousseau. Il figure désormais à côté de ceux de l'*Emile*, du *Contrat social*, des *Dialogues* et des *Confessions* et restera l'émouvant témoin d'un grand amour qui a marqué de sa ferveur l'expression de la sensibilité humaine.

MARC-AUG. BORGEAUD

★